



PROMÉTÉE

JOURNAL OFFICIEL DU CERCLE DES SCIENCES



L'EXPÉRIENCE

TOUJOURS QUELQUE CHOSE DE PERSONNEL ?

Sommaire

- 3 L'expérience de Stanford
- 8 Quand la musique se met à danser
- 11 Scout un jour, scout toujours
- 14 Quelle est la place de l'hystérie au 21e siècle ?
- 17 Le vibromasseur ?! Quelle drôle d'idée
- 18 Tchernobyl :
Une catastrophe sans précédents dont nous payons encore les frais aujourd'hui
- 30 Un trek au cœur des steppes kirghizes...

L'expérience de Stanford

Introduction

L'expérience de Stanford, aussi appelée effet Lucifer, est une étude de psychologie menée par Philip Zimbardo en 1971. Cette étude a été financée par l'US Navy et l'US Marine Corps et elle visait à comprendre la raison des conflits dans leur système carcéral qui subissait énormément de critiques médiatiques. Zimbardo voulait démontrer que dans ce milieu, les gardiens et les prisonniers, de manière assez spontanée, modifiaient leur comportement ce qui menait donc à la dégradation des relations entre ces deux groupes d'individus. Il a également mis en lumière de manière assez spectaculaire le bourreau qui sommeille en chaque être humain.

a été réalisée sur des étudiants qui jouaient les rôles de gardiens de prison et de prisonniers. Afin d'être sûr que les étudiants étaient « normaux », c'est-à-dire en bonne santé physique et mentale, et qu'ils n'avaient aucune prédisposition à la violence, Monsieur Zimbardo a soumis ces étudiants à de nombreux tests psychologiques et physiques et a donc trié les 70 personnes qui s'étaient portées volontaires. Le but de ces critères et donc de ce tri était de rendre les conclusions de son expérience universelles. C'est



pourquoi, des 70 personnes qui s'étaient portées volontaires, seuls 18 volontaires ont été sélectionnés pour l'expérience. Le rôle de ces volontaires leur a été assigné de manière aléatoire afin qu'ils se rendent bien compte qu'ils auraient pu avoir les 2 rôles et que les résultats des différents tests ne servaient pas à leur attribuer un rôle particulier. Le but étant de ne pas faire ressentir aux gardiens de prisons qu'ils ont été choisis de manière légitime par l'équipe scientifique. Il faut savoir qu'en plus des 18 personnes participant de manière directe à l'expérience, il y avait une cinquantaine de personnes qui y participaient de près ou de loin, et que chacune de ces personnes provenait de différents milieux et était originaire de différentes parties du continent nord-américain. Zimbardo, lui, jouait le rôle de superviseur et un de ses assistants jouait le rôle de directeur de pri-



son. Cette fausse prison était située dans les sous-sol du bâtiment de psychologie de l'université de Stanford.

Début de l'expérience

Afin de mieux faire la distinction entre les deux rôles et de rendre le rôle des participants bien plus réel, les prisonniers ont été arrêtés par la police locale sans être prévenus (comme de vrais criminels). Ils ont ensuite été conduits dans la fausse prison où on les a déshabillés, ils n'avaient pour seul vêtement qu'une tunique blanche sans sous-vêtements afin de maximiser leur inconfort. Ils portaient également un bas nylon sur la tête pour simuler un crâne rasé et des chaînes à leurs chevilles. Afin de poursuivre le processus de déshumanisation des prisonniers, ils étaient appelés par des nombres et non par leur nom. Du côté des gardiens, ils avaient un véritable uniforme ainsi qu'une matraque pour affirmer leur pouvoir et leur autorité. Ils étaient également munis de lunettes de soleil réfléchissantes afin de n'avoir aucun contact visuel avec les détenus. Ces gardes ont ensuite reçu une formation où ils n'ont reçu aucune réelle consigne, mis à part le fait qu'ils n'avaient pas le droit

de recourir à la violence physique. On leur avait aussi dit qu'il était de leur responsabilité de gérer le bon fonctionnement de la prison. Zimbardo avait pour objectif, quand il donnait ses consignes, d'imposer des conditions très spéciales pour augmenter la désorientation des volontaires. Il voulait complètement les désindividualiser. Pour ce faire, lors de cette « formation », il aurait dit :

« Vous pouvez créer chez les prisonniers un sentiment d'ennui, de peur jusqu'à un certain degré, vous pouvez créer une notion d'arbitraire par le fait que leur vie soit totalement contrôlée par nous, par le système, vous, moi, et ils n'auront aucune intimité... Nous allons faire disparaître leur individualité de différentes façons. En général, tout ceci mène à un sentiment d'impuissance. Dans cette situation, nous aurons tout le pouvoir et ils n'en auront aucun. »

Dérapages

Le premier jour était plutôt calme, mais dès le deuxième jour, des émeutes ont eu lieu et les gardes (qui avaient des horaires prédéfinis) ont pris des heures supplémentaires ; et ont commencé à user de la violence pour mater la rébellion. Après cela, les gardes ont décidé de classer les prisonniers en plusieurs cellules différentes, les « bonnes » cellules et les « mauvaises ». Cette répartition des cellules avait pour but de monter les prisonniers les uns contre les autres et ça devait faire croire aux prisonniers que parmi eux il y avait des informateurs. Les chercheurs ont remarqué qu'à partir de ce moment-là, plus

aucune émeute ne s'est produite (cette technique a été utilisée avec succès dans les prisons des USA). Après un certain temps, on remarque que les gardes commençaient à être de plus en plus stricts, de plus en plus méchants. Par exemple : ils privaient les « mauvais » détenus de nourriture, les obligeaient à dormir



nus à même le sol et allaient même jusqu'à de l'humiliation sexuelle. Les chercheurs avaient aussi remarqué que les gardes devenaient plus sadiques la nuit (quand ils croyaient que les caméras étaient éteintes).

Théories et dégâts

Une des théories développées par Zimbardo voulait démontrer que les détenus et les gardes avaient intériorisé leur rôle. Pour le prouver, il proposa aux détenus une liberté conditionnelle. Les prisonniers pouvaient quitter la fausse prison à n'importe quel moment mais ils devaient renoncer à leur paye. Beaucoup des détenus ont accepté, mais lorsqu'on leur a fait comprendre qu'ils ne sortiraient pas, ils se sont remis à jouer leur rôle sans se plaindre. Pour ce qui est des dégâts, Zimbardo avait remarqué que tous les gardes étaient devenus des « monstres » sadiques et qu'ils prenaient du plaisir à faire souffrir et à humilier les autres. Tandis que les détenus,

eux, ont commencé à montrer des troubles émotionnels, d'eczéma psychosomatique. Ils étaient pris de pleurs incontrôlables, de crises de panique, leurs pensées étaient désordonnées. Certains des prisonniers avaient été atteints de troubles tellement aigus qu'ils ont dû être remplacés par d'autres volontaires pendant l'expérience.

Positif et « héroïsme »

L'expérience, qui devait durer 2 semaines, fut écourtée (elle n'a duré que 6 jours au final) car Christina Maslach (une fréquentation du professeur Zimbardo qui deviendra sa femme plus tard) décida de faire comprendre au professeur que les conditions de vie des prisonniers étaient épouvantables et que les dégâts psychologiques qu'avaient



subis les détenus ne pouvaient pas aller plus loin. Ce fut la seule personne, parmi les cinquantes intervenants qui étaient dans la « prison », à remettre l'expérience en question.

Conclusions

Comme pour l'expérience de Milgram, il a été prouvé grâce à cette expérience que les individus qui sont en présence d'une idéologie légitime et d'un support institutionnel deviennent très obéissants

et irresponsables. Zimbardo a donc démontré que les prédispositions n'existent pas vraiment et que c'est la situation qui provoque cet effet Lucifer. Ces résultats sont cohérents et ressemblent fortement aux résultats de l'expérience de Milgram (1963) pour laquelle des gens ordinaires administraient des chocs électriques dangereux à un autre cobaye pour des raisons scientifiques, et du coup « justes ». Cette expérience démontre aussi les ravages que peuvent engendrer un partage de responsabilités (aucun des gardiens ne se sentait personnellement responsable). Cette expérience a aussi montré que dans des situations de crises ou des situations injustes, parfois, il existe des gens qui se révoltent et qui ne cèdent pas à la pression sociale ou aux injustices que leur incombe leur rôle. Ces personnes sont généralement les « héros » de la situation. Les expériences comme celle de Milgram ou de Stanford furent très vite interdites pour des raisons d'éthiques et il n'existe, à ce jour, plus aucune expérience du genre.

Cas réels

Prenons des exemples plus parlant de cet « effet Lucifer » : Durant la Seconde Guerre Mondiale, les soldats allemands ont commis des horreurs. Il est strictement impossible que l'armée nazie ait été constituée que de mauvaises personnes. C'est bien la situation qui les a conditionnés, avec l'influence d'une institution légitime (le gouvernement) ainsi que le phénomène de responsabilité partagée (personne ne se sen-

tait responsable) qui ont transformé les soldats allemands en de « si mauvaises » personnes . Et dans ce cas aussi, certains Nazis ont décidé de cacher des Juifs et se sont donc comportés en « héros » Il existe d'autres cas tout aussi marquants et d'actualité, notamment les employé.e.s d'abattoirs qui commencent à torturer les animaux. Ou encore en 2016, le procès qui suivi la mort d'un jeune enfant âgé de 3 ans. Une jeune femme de 19 ans vivait avec son fils et son compagnon de 24 ans (qui n'était pas le père). Très rapidement, le garçon est devenu le souffre-douleur de son beau-père qui finit par le tuer après 2 mois et demi de souffrances journalières. Les parents ont bien sûr été emprisonnés, mais une association de défense des mineur.e.s a décidé d'attaquer les voisin.e.s de cette famille. Celles/ceux-ci auraient entendus les cris de douleur du jeune enfant mais n'auraient jamais agi. Dans cet exemple nous sommes clairement dans un effet Lucifer où les voisin.e.s sont devenu.e.s de mauvaises personnes en étant plongé dans une situation délicate, sans pour autant agir en appelant les autorités par exemple. Dans ce cas-ci, la responsabilité était également partagée, aucun.e voisin.e ne se sentait d'avantage responsable d'appeler la police que les autres et pourtant l'un.e d'entre eux/elles aurait pu devenir un.e héroïne en mettant fin à ces problèmes mais tous les voisin.e.s sont devenu.e.s des complices passif.ve.s.

Pour conclure cette article, il faut comprendre que ce n'est pas la personne qui est fondamentalement mauvaise mais ce sont son vécu, sa situation actuelle, ses rencontres et expériences qui ont transformé la personne et l'ont rendue mauvaise.

*Alexis Giaprakis,
Coopté Prométhée*

- cutt.ly/Tt59aAi, consulté les 17/04
- cutt.ly/kt59glD, consulté les 17/04
- cutt.ly/8t59kiO, consulté les 17/04
- cutt.ly/pt59zgl, consulté les 17/04
- cutt.ly/St59xJF, consulté les 17/04

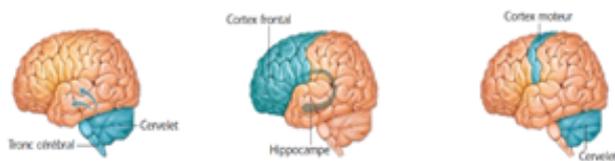
Quand la musique se met à danser

Il y a quelques jours, j'ai expérimenté quelque chose d'assez sympa. Vous en avez sûrement déjà entendu parler (je suis souvent en retard concernant les trucs à la mode) : la musique en 8D. Pour ceux et celles qui connaissent, vous avez probablement trouvé ça un peu comique et amusant. En ce qui me concerne, ça m'a semblé carrément stylé et un peu fascinant ; comment c'est possible de donner l'illusion que de la musique se déplace sans pour autant faire bouger quoi que ce soit ?

On va commencer par une question de base : comment ça se fait que la musique nous rend heureux ? Il est bien connu que la musique adoucit les mœurs. Encore aujourd'hui, j'écoutais en boucle une chanson que je venais de découvrir, et à chaque écoute elle me procurait le même sentiment de joie et d'apaisement. Tout d'abord, des études ont montré [1] qu'écouter de la musique améliore la circulation en diminuant la pression artérielle ; ce qui explique donc pourquoi notre corps est plus relâché. En effet, ces

tests effectués sur des souris, ont démontré que l'écoute de musique augmentait la quantité de calcium acheminé vers le cerveau ; cela active la production de dopamine, qui à son tour inhibe l'activité du système nerveux sympathique et donc réduit la pression artérielle. Cependant, ces études ne nous permettent pas de savoir si la libération de dopamine qui a lieu durant l'écoute de la musique est liée au fait que les souris apprécient la musique, ou si cela est uniquement dû à l'émotion, la distraction ou autre. Dans leur milieu naturel, il est assez clair que les souris n'écourent pas de la musique ; et elles ne sont sûrement pas heureuses d'en écouter dans des conditions de laboratoire.

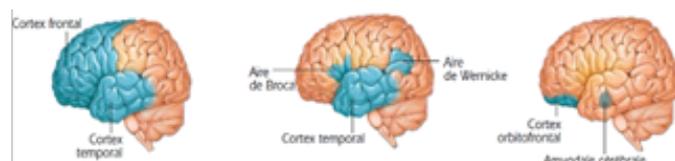
Entrons maintenant dans le vif du sujet : c'est quoi la musique 8D ? La définition la plus parlante serait de tout simplement mettre ses écouteurs et écouter un son de ce genre : tu as l'impression que la musique « tourne autour de toi ». Le son semble effectuer une rotation de 360° dans tes oreilles, ce qui procure des sensations assez co-



1. L'écoute des sons active le nerf cochléaire, le tronc cérébral et le cervelet. Les informations se déplacent ensuite vers le cortex temporal, où se trouvent les aires auditives primaires et secondaires

2. L'écoute d'une musique familière active entre autres les régions de la mémoire telles que l'hippocampe et le cortex frontal

3. Le battement de la mesure avec le pied nécessite une synchronisation temporelle et implique le cervelet le cortex moteur et frontal



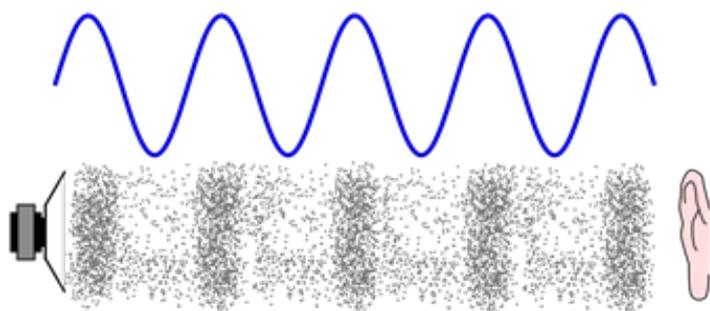
4. L'invention d'une musique active le nerf cochléaire, le tronc cérébral et le cervelet. Les informations se déplacent ensuite vers le cortex temporal, où se trouvent les aires auditives primaires et secondaires

5. Écoute musicale et traitement de sa structure impliquent des aires qui participent aussi au langage telles que les aires de Broca et de Wernicke ainsi que d'autres régions du cortex frontal

4. Émotions ressenties lors d'une écoute musicale active la structure participant aux émotions, telles que l'amygdale cérébrale et le cortex orbitofrontal.

miques. Cette technique de mixage permet d'entendre des musiques ou des sons dans 8 directions différentes (d'où le terme « 8D »).

Mais qu'en est-il du point de vue scientifique ; comment c'est possible ? Un peu de physique maintenant, la musique est bel et bien constituée d'ondes. Un son est en fait une vibration mécanique d'un fluide (l'air dans le cas de la musique), qui se déplace sous forme d'ondes longitudinales grâce à la déformation élastique de ce fluide [2]. Voilà pourquoi le son ne se déplace pas dans le vide : de la matière est nécessaire pour que le son se meuve sous forme d'ondes sonores. On le mesure en décibels, qui est une échelle logarithmique utilisée dans plein de domaines divers et variés.

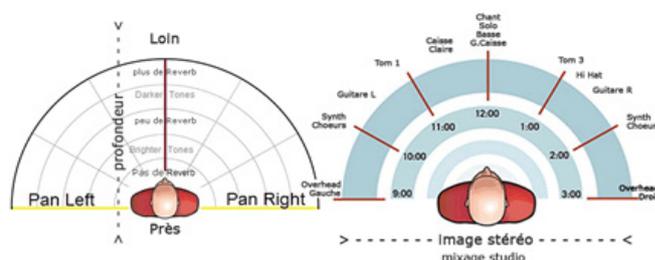


Recréer dans de telles conditions (aussi « peu professionnelles ») un son réellement spatialisé est impossible, mais à l'aide de plusieurs astuces, on peut donner l'illusion au cerveau que c'est bien le cas. De manière technique, la 8D ressemble à du binaural, qui est un artéfact du traitement auditif : il s'agit de sons apparents, dont la perception apparaît dans le cerveau et ce de manière indépendante aux stimulus physiques (au casque, on entend des bruits comme s'ils venaient de toutes parts). Un enregistrement

de la sorte utilise un type de microphone spécial ; la 8D n'en est pas car la musique n'est pas pensée en tant que telle en studio [3].

Dans de la musique de type « 8D », c'est l'effet du « panoramique » utilisé dans les logiciels de traitement de son qui lui confère ce relief (voir image ci-dessous). De fait, ce réglage permet de placer un son dans l'espace sonore tout en conservant son volume [4] ; il est à la base de la spatialisation d'un son monophonique (en d'autres mots : donner l'illusion de la localisation d'un son). L'oreille humaine tire une perception de la direction d'origine des sons sur deux plages de fréquences : vers 1500 à 3000 Hz et les extrêmes aigus ; les sources ayant de fortes composantes dans ces plages se placent donc dans l'espace.

Si vous vous y connaissez un minimum en mixage, il vous est même possible de créer vous-même cet effet. Pour cela, il vous faut : le morceau que vous souhaitez modifier, un logiciel de MAO, d'un plug-in de réverbération ainsi que d'un plug-in de spatialisation binaurale [5]. Ma foi, un petit DIY sympa à faire chez soi en période de confinement. D'après un youtubeur spécialisé en « 8D », ajuster ces réglages à un morceau lui prendrait environ 15 minutes.



En somme, l'audio 8D n'est autre qu'une réverbération ajoutée à un panoramique 1D ou 2D. On applique un effet qui diffuse alternativement de droite à gauche, couplé à une réverbération qui exacerbe la résonance dans l'oreille opposée [6]. Le succès rencontré est assez impressionnant au regard de la simplicité du mixage (du moins quand on s'y connaît un peu). Cela traduit bien un désir d'immersion du public, ainsi qu'un manque d'information quant à la diversité de contenus/formats de son disponibles. Les gens ne sont globalement pas habitués à ce genre de sons (moi la première).

Il faut cependant rester vigilant.e.s : Christine Poncet, docteure en ORL, pointe du doigt les dangers d'une écoute excessive de ces musiques compressées. « On peut comparer les ondes sonores à celles qui se forment lorsqu'on jette un caillou dans l'eau. A la surface de l'eau se forment des vagues avec des sommets et des creux, ceux-ci permettent à nos oreilles de se reposer. La musique compressée n'augmente pas nécessairement le niveau des décibels, mais réduit ces plages de repos, ce qui la rend plus nocive qu'une musique naturelle, jouée devant vous ». Cette spécialiste insiste également sur le fait que notre oreille interne ne contient qu'un nombre limité de cellules ciliées, qui transmettent les sons à notre cerveau ; les endommager trop tôt risque d'avoir des conséquences à vie sur notre ouïe.

*Zoé Rousseau,
Déléguée Prométhée*

- Silvia Bencivelli, Les effets de la musique sur le corps et l'esprit, urlz.fr/cqVa, consulté le 15 avril 2020.
- urlz.fr/cqVe, consulté le 16 avril 2020.
- Vincent Bilem, La musique 8D : vraie innovation ou arnaque ?, urlz.fr/cqVf, consulté le 16 avril 2020.
- urlz.fr/cqVI, consulté le 16 avril 2020.
- Marie Georgescu de Hillerin, Qu'est-ce que l'audio en « 8D »?, urlz.fr/cqVu, consulté le 16 avril 2020.
- Vincent Matalon, « J'ai eu l'impression d'entendre un concert dans ma tête » : la musique en 8D est-elle une révolution ou une arnaque?, urlz.fr/cqV, consulté le 16 avril 2020.

Scout un jour, scout toujours

En restant toujours dans le thème des expériences, il y a quelque chose dont j'aimerais vous parler aujourd'hui : le scoutisme. Pas de raisonnements compliqués ou de manipulations scientifiques, je souhaite simplement un peu aborder ce qu'est le scoutisme (pour ceux et celles qui ne savent pas trop en quoi ça consiste) et évoquer une partie de mon expérience personnelle.

A l'origine, « scout » vient de l'anglais et signifie « éclaireur », lui-même issu de l'ancien français « escoute » signifiant écoute. Le scoutisme, mouvement de jeunesse mondial, est né en 1907 grâce à Lord Robert Baden-Powell ; il invente ce mouvement éducatif en complément aux systèmes traditionnels. Son but est de permettre aux jeunes, issu.e.s de tous les milieux, de développer leur caractère, leur esprit d'initiative dans le but de devenir devrai.e.s citoyen.ne.s. Ce mouvement a pris tant d'ampleur qu'à l'heure actuelle, on compte près de 40 millions de scouts et guides dans le monde, réparti.e.s dans 169 pays [1].

Truc assez important à savoir en Belgique (et dans plusieurs pays j'imagine, je ne me suis pas renseignée là-dessus) : il existe plusieurs fédérations. Mais qu'est-ce qu'une fédération en fait ? Il s'agit en gros d'un ensemble de plu-



sieurs unités scoutées qui adhèrent aux mêmes valeurs et aux mêmes méthodes d'apprentissage. Voilà donc les fédérations belges [2] :

1. *Les Scouts – fédération des Scouts Baden-Powell de Belgique* : environ 58 000 membres, fédération la plus importante en Belgique francophone et germanophone.
2. *Les Guides Catholiques de Belgique* : environ 23 000 membres.
3. *Les Scouts et Guides Pluralistes (SGP)* : environ 5000 membres ; fédération sans mouvement religieux qui accepte la coéducation (mouvement dont je fais partie).
4. *Scouts en Gidsen Vlaanderen* (scouts et guides de Flandres) : 80 000 membres environ.
5. *FOS Open Scouting (FOS – scouts et guides pluralistes néerlandophones)* : 7800 membres plus ou moins.

N'ayant connu que le Patro quelques années, puis les SGP je ne sais pas trop comment fonctionnent toutes les fédérations donc je ne vais pas trop m'attarder là-dessus. Dans tous les cas, si vous souhaitez vous investir quelque part et que vous ne savez pas trop où, je vous recommande à fond les Scouts et Guides Pluralistes, une des plus belles découvertes de ma vie (franchement j'en fais pas trop en disant ça). « Vivre



les différences » est une des devises du mouvement : chaque enfant et chaque jeune est accueilli quelle que soit sa culture, son origine sociale/éthique, ses croyances,... Chaque section propose des méthodes d'apprentissage différentes, le projet d'animation étant adapté en fonction de l'âge [3]. La finalité du mouvement SGP est « de former des adultes motivé.e.s par un Idéal Elevé, prêt.e.s à s'intégrer dans la société de demain et à agir sur elle pour la rendre plus conforme à leurs aspirations » ; globalement de former des CRACS (Citoyens Responsables Actifs Critiques et Solidaires). Evidemment je ne dis pas que ce mouvement est mieux qu'un autre, loin de là, c'est juste plus facile de parler de quelque chose qu'on connaît et qu'on a pu expérimenter.

Personnellement, je suis ce qu'on pourrait qualifier de « scoute à la retraite », j'ai arrêté cette année d'animer après 4 belles années d'animation, et 6 au sein du mouvement. En écrivant cet article, je ressens comme un pincement de nostalgie. Le scoutisme c'est un peu comme une grande famille : tu as ta place au sein d'un groupe, tu es apprécié.e tel.le que tu es (méga mims n'est-ce pas ?) et tu entretiens des relations hyper solides avec plein de personnes que tu n'aurais parfois pas pensé pouvoir côtoyer.

Selon moi, le scoutisme n'est pas un simple « mouvement de jeunesse », c'est carrément une école de vie. On ne vit pas seulement le plein air, à faire quelques jeux pour passer le temps, on apprend. Ap-

prendre au sens large évidemment : appréhender la vie en communauté, le partage, le respect de valeurs, d'idéaux, le plaisir d'être en contact avec la nature, de se voir grandir, de tisser des liens,... honnêtement je pourrais continuer à l'infini. Les camps sont probablement les moments où j'ai le plus pu m'évader ; être coupé.e.s du monde pendant quelques semaines, isolé.e.s dans la nature, à dormir parfois à même le sol, avec un groupe soudé. Se salir au possible, marcher pendant des heures sous le soleil, manger parfois des trucs dégueulasses, dormir tard et se lever tôt ; tous ces trucs d'apparence vraiment nuls qui, en camp, ont un côté magique. Puis, quand on rentre à la maison, tout nous semble « bof » : tes ami.e.s te manquent, le lit est trop dur en comparaison avec celui que tu as tressé dans ton pilotis, il fait trop propre, sans les veillées du soir pas moyen de dormir,... Du coup, on attend avec impatience l'année suivante pour revivre cette belle aventure.

Bien sûr, arrive un âge où tu ne peux plus être animé.e et que c'est à ton tour de te lancer là-dedans. Pour certain.e.s c'est quelque chose de méga réjouissant, pour d'autres une corvée et trop de responsabilités. En ce qui me concerne, l'animation était un peu un poids au début, je voulais encore être animée et pouvoir me pointer aux réunions sans rien préparer, juste en profitant d'être avec mes potes. Néanmoins on y prend rapidement goût : voir que tu peux élaborer des jeux, raconter des histoires, ou même juste être présent.e aux réunions et

rendre heureux des jeunes, c'est méga enrichissant. Au final tu reçois presque autant que tu donnes : au fil de l'année, les animé.e.s grandissent, évoluent, s'épanouissent et te rendent au centuple le temps et l'énergie que tu as investi. Parfois c'est clair que c'est une corvée, tu préférerais passer ton weekend à faire des trucs pour ton propre compte sans devoir monopoliser autant de temps et d'énergie à donner aux autres ; mais une fois que tu y es, que les enfants/ados sont arrivés, tu ne penses à rien d'autre et tu t'éclates juste. Généralement l'année c'est plus compliqué car il n'y a pas de « vraie » continuité : des réunions plusieurs fois par mois, quelques activités spéciales, jamais tout le monde de présent,... le camp est vraiment l'aboutissement tant attendu. Il s'agit du moment où les liens se resserrent plus que jamais et que tu vois naître un réel esprit de groupe qui n'était pas présent les mois précédents. Et au moment où les animé.e.s doivent rentrer chez leurs parents, c'est parfois comique de constater qu'ils le font les pieds lourds et que ton objectif a été accompli.

Qui dit animation, dit aussi formations. Être animateur/animateur représente une dose assez conséquente de responsabilités, voilà pourquoi il est important d'être formé.e.s. Au sein de mon mouvement, les formations se déroulent en 4 périodes : 3 temps de formation à proprement parler et 1 stage (qui est un camp). Les formations ont été pour moi des moments géniaux ; en plus d'apprendre à ap-

prendre (ce qui n'est pas peu dire), tu as l'impression de revivre une sorte de camp. Tu rencontres des gens venu.e.s de partout en Belgique, qui ont parfois une conception du scoutisme différente de la tienne, tu apprends à t'ouvrir, à savoir pourquoi tu fais ce que tu fais, tu donnes un sens à tout ce temps que tu consacres pour les autres. En plus d'être un bagage pour animer au mieux, avoir son diplôme d'animateur/animateur est un atout pour sa vie de citoyen.ne. Au cours des formations, on se questionne sur plein d'aspects de notre vie au sein de la société, notre vie en groupe et notre implication dans plein de domaines. On ressort grandi.e.s de ces temps d'apprentissage, et on est prêt.e.s à offrir encore plus de notre temps/de notre personne pour le mouvement.

Une chose est sûre, le scoutisme (surtout les SGP) aura toujours une place particulière dans mon cœur, j'essaierai toujours au mieux d'aider et pour sûr mes enfants seront scouts/guides. Ensemble on est mieux comme qui dirait (les vrai.e.s auront la ref).

*Zoé Rousseau,
Déléguée Prométhée*

- urlz.fr/crIR, consulté le 17 avril 2020.
- urlz.fr/crIL, consulté le 17 avril 2020.
- urlz.fr/crm9, consulté le 17 avril 2020.

Quelle est la place de l'hystérie au 21^e siècle ?

L'hystérie n'est plus considérée comme une maladie courante comme elle a pu l'être du 16^e au 19^e siècle. On peut encore parler de « femme hystérique » lorsque l'énerverment est au rendez-vous et qu'elle nous tape sur les nerfs. Mais fini les pseudo-paralysies, les léthargies, les convulsions, et j'en passe. Aujourd'hui, tout cela laisse place à des expressions émotionnelles fortes, à une crise de nerfs sans symptômes impressionnants tels que répertorié au cours des siècles passés. Actuellement, le terme « hystérie » est employé à tout venant, une femme qui crie fort égale hystérique, une femme qui a des émotions fortes, hystérique, une femme hyperémotive est considérée comme hystérique. Ce terme est inexistant au masculin. L'image de la femme hystérique n'est-elle pas un stéréotype ?

Parenthèse sur les stéréotypes liés aux rôles sociaux

Les stéréotypes de genre considèrent que l'homme doit être agentique et la femme communale, ce sont des termes employés en psychologie interculturelle du genre, ainsi que dans d'autres domaines de la psychologie [1]. C'est Stanley Milgram qui invente le terme venant de l'anglais « agentic » lors de sa célèbre expérience de mesure d'obéissance à l'autorité [2]. Agentique serait un état d'accepta-

tion de contrôle total de l'autorité. C'est le fait de devenir des agents exécutifs d'une volonté étrangère. Le terme agentique veut dire être agent de soi-même, d'une certaine façon l'incarnation de l'autorité. Terme employé pour définir le gendre masculin. La femme est définie comme étant communale, c'est-à-dire qu'on attend d'elle qu'elle soit chaleureuse, douce, sensible et à l'écoute.

Eagly et Steffen (1984) font une expérience des rôles sociaux. Ils présentent aux participant.e.s, un portrait fictif d'un individu « Pom Moore a 36 ans, il est employé dans une entreprise ». Le sexe ainsi que la fonction de l'individu variaient. Suivant qu'il.elle était employé.e, au foyer, ou sans mention de sa fonction. Iels établissent un jugement de chaleur (communal) et d'agentisme. Tableau de gauche pour chaleur et tableau de droite pour agentisme.

On voit qu'un.e individu.e au foyer est décrit comme étant plus chaleureu.se.x qu'un.e salarié.e ou sans mention de la fonction. Et encore plus si l'individu est une femme. Pour le jugement d'agentisme, on voit que c'est l'inverse, l'individu.e salarié.e sera plus agentique et encore plus si l'individu est un homme.

Les femmes sont décrites comme plus communales que les hommes, dû aux rôles sociaux qu'elles occupent.

L'image de la femme hystérique actuelle n'est-elle pas un stéréotype lié au genre ?

Déjà, le terme « femme hystérique » implique le genre. Pourtant il y a des hommes hystériques. Citons le célèbre cas (Hongrie, 1921), rapporté par Hasler et étudié par Lacan, de l'homme qui trébuche et est entraîné par le tramway. Une fois à l'hôpital, on le soumet à de multiples radiographies tout en sachant avec certitude qu'il n'a rien. Ensuite, une forte douleur se fait sentir à la hauteur de sa première côte, douleur qui se répand progressivement. Après multiples examens on finit par penser à une hystérie traumatique et on l'envoie à Lacan. Le psychanalyste découvre que l'homme en question a un traumatisme d'enfance: il a été témoin involontaire d'un accouchement qui se passait mal et a surpris le médecin dans le couloir de la maison avec les morceaux ensanglantés de l'enfant entre ses mains. Lacan approuve le diagnostic d'hystérie qu'Hasler attribue au récit du cas, mais il lui reproche de ne pas avoir perçu que celui-ci était le matériel que le sujet utilise pour exprimer sa question: *Qui suis-je ? Un homme ou une femme ? Suis-je capable de procréer ?* [3]

Oui l'hystérie masculine existe ! Certes, elle est moins fréquente que la version féminine : un homme pour neuf femmes selon certains spécialistes. Elle se manifeste de manière différente. Car ici la volonté d'attirer l'attention et le besoin de reconnaissance entraînent d'autres

manifestations : consommation d'alcool, exacerbation des attitudes «viriles»... L'homme sera souvent isolé. On retrouve régulièrement une hypocondrie, c'est-à-dire des inquiétudes récurrentes sur son état de santé. L'hystérie peut s'accompagner de divers problèmes sexuels, tel que troubles de l'érection et éjaculation prématurée [4].

Je suis hystérique

Parfois je m'énerve, je crie et j'ai envie de m'arracher les cheveux, cela peut partir d'un rien, comme d'une petite dispute familiale ou des histoires dans mon cercle d'ami qui ne font que tourner en boucle dans ma tête. Tout devient trop. Je me mets à cogiter et à penser au pire.

Le terme hystérique ne serait-il pas une image simplificatrice et fixe de la femme actuelle réduite aux apparences extérieures d'énervement et d'excitation dans une vie où elle est à la fois mère, cheffe d'entreprise ou employée, responsable d'un foyer monoparental ? Si l'on reprend le schéma agentique et communal, une femme est considérée comme chaleureuse, douce et sensible, celle-ci n'a « pas le droit de s'énerver ». Puisque c'est un comportement agressif réservé aux hommes. Alors, avons-nous là un refus de l'acceptation d'une « hystérie masculine » ? Le mot hystérique actuel ne serait-il pas la simple conséquence de notre appauvrissement linguistique et de la méconnaissance flagrante de la langue de Voltaire. Car au final, je suis hystérique mais nous le sommes toutes à des échelles différentes.

Je vous laisse à vos réflexions ;

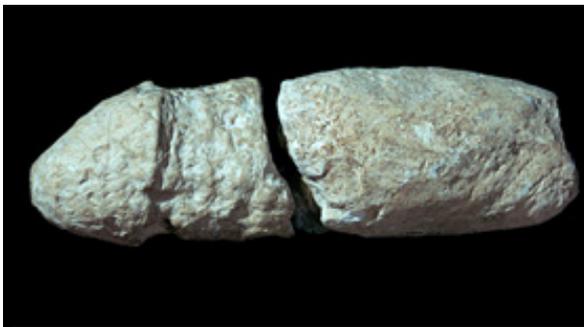
*Carole Moreau,
Cooptée Prométhée*

- cutt.ly/1t7oJLI page consultée le 16 avril 2020
- cutt.ly/ft7oLyw page consultée le 16 avril 2020
- Association Mondiale de Psychanalyse. XIe Congrès cutt.ly/Ht7oC1T (Amanda Goya), vidéo consultée le 16 avril 2020
- cutt.ly/rt7oVAc page consultée le 16 avril 2020

Le vibromasseur ?! Quelle drôle d'idée

Un peu d'histoire...

Avant le vibromasseur, le gode avait déjà fait long chemin. On retrouve dès la Préhistoire des phallus sculptés dans la pierre. On pense que ces phallus représentent un acte symbolique de la fertilité, croyance selon laquelle ils allaient favoriser les récoltes. Rien de plus ? Le doute est permis.



Représentation d'un phallus néolithique sculpté dans de la pierre calcaire. Retrouvée sur le site néolithique de Dorchester, vous pouvez admirer cette œuvre au Dorset County Museum [1].



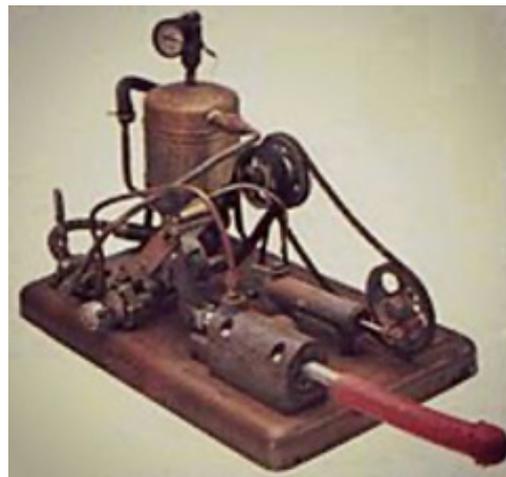
XVI

C'est le godemichet en verre qui fait son apparition ils proviennent de Murano, ville en Italie, et sont achetés par la population aisée. Au XVII et XVIII, on pouvait en trouver en bois ou en verre selon les préférences.



XIX

Le caoutchouc venu d'Inde est importé et va donner l'allure du godemichet tel qu'on le connaît aujourd'hui, des godemichets luxueux sont fabriqués en ivoire ou en métal.



Le vibromasseur, enfin !

C'est ainsi qu'avec la Révolution Industrielle, on en arrive enfin au vibromasseur ! En 1883, un médecin, écrivain et inventeur, nommé Joseph Mortimer Granville (1833-1900) crée le percuteur mécanique à ressort. Autrement appelé, le vibromasseur. Cet objet est tout d'abord destiné à calmer les douleurs musculaires, mais il sera rapidement pris pour traitement afin de soigner l'hystérie féminine en pratiquant sur celle-ci des massages clitoriens [2]. Voici l'engin !

Mais à qui s'adressait-il ?

Le vibromasseur s'adressait aux femmes atteintes d'hystérie.

> Qu'est-ce l'hystérie ?

En psychanalyse, c'est une névrose, une maladie d'origine psychique dont les premiers cas atteints sont décrits à partir du 16e siècle.

Ce sont principalement des femmes, bien que l'hystérie masculines existe aussi. Charcot (1825-1893) dont je vais vous parler plus tard, en recense 70 cas dans son hôpital La Salpêtrière.

Le terme hystérie dérive du mot grec *hysterá* (matrice utérus). Elle est caractérisée par des tableaux cliniques variés. Les conflits psychiques dans l'hystérie de conversion sont d'origine sexuelle. Inconscients, ils s'expriment de manière théâtrale et sous forme de symbolisations, à travers des symptômes corporels paroxystiques comme des attaques ou des convulsions qui peuvent ressembler à de l'épilepsie [3]. Ces femmes atteintes d'hystérie ne sont d'autres que des femmes dotées d'une intelligence assez rare et se sentant prisonnières de leurs conditions féminines. Opprimées par une société patriarcale qui domine et victimes de cette inégalité. Elles développent des symptômes psychosomatiques non lésionnels comme des contractions involontaires des muscles, des pseudo-paralysies, une léthargie (un sommeil pathologique profond avec relâchement musculaire total), une forte expression des émo-

tions [4]. Freud (1856-1939) parle d'hystérie de conversion. C'est une sorte d'hystérie où les représentations sexuelles sont refoulées et refont surfaces par les différents symptômes expliqués plus haut. Freud décrit l'hystérie par le mécanisme du refoulement. Ces patientes atteintes d'hystérie, sont des sujets qui veulent maintenir dans l'inconscient des représentations comme des pensées, images souvenirs, liées à une pulsion et se produisant lorsqu'elles ne peuvent satisfaire ce désir de pulsion ou lorsque cette pulsion risquerait de provoquer du déplaisir à l'égard d'autres exigences. Ce mécanisme de refoulement est un mécanisme de défense du psychisme [5]



Patiente hystérique atteinte de léthargie ; photographie d'André Brouillet, 1887

Les traitements

Pour soigner l'hystérie de conversion, il était recommandé des massages clitoridiens masturbatoires ainsi que des séances d'hypnose pour libérer la patiente de ses troubles, de ses pensées gênantes. Parfois, les patientes avaient recours à l'électrothérapie, l'hydrothérapie et autres techniques en rééducation fonctionnelles de trau-

matismes du système nerveux [6]. Pieter Van Foreest introduit le massage de la vulve au 16e siècle. Ils étaient préconisés afin de remettre l'utérus en place. Sans pénétration masculine puisque celle-ci était uniquement réservée à la procréation.

Un cas célèbre : le cas d'Augustine Charcot, neurologue français, professeur d'anatomie pathologique et académicien, devient chef de service de la Salpêtrière, et expose le cas de cette jeune femme âgée de 19 ans atteinte d'hystérie ovarienne en 1875 (voir le film *Augustine* de Alice Winoucour pour ceux et celles que ça intéresse).

Qu'en est-il du vibromasseur aujourd'hui ?

Il n'est plus d'actualité de prescrire des traitements masturbatoires pour des femmes atteintes d'hystérie. Ceci ferait polémique et viendrait faire hurler les mouvements féministes. De nos jours, bien qu'encore fort tabou, le vibromasseur est utilisé pour unique plaisir vaginal et clitorien.

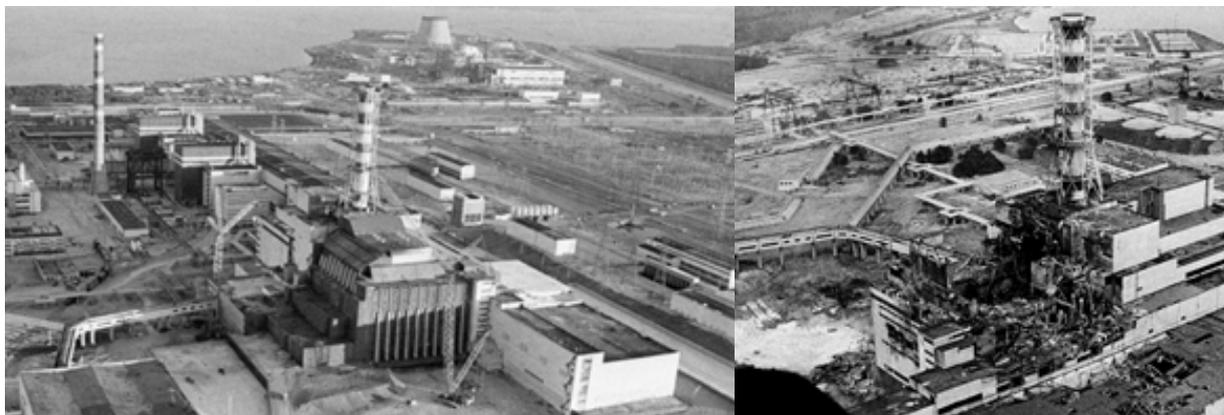
*Carole Moreau,
Cooptée Prométhée*



Séance d'hypnose sur une femme diagnostiquée hystérique et Charcot donne une leçon clinique à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

Tchernobyl :

Une catastrophe sans précédents dont nous payons encore les frais aujourd'hui



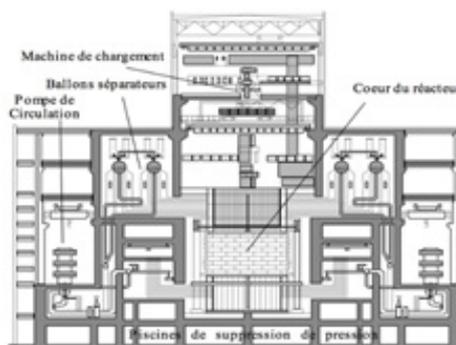
Le 26 avril 1986, à 1h23'44'', a eu lieu l'une des plus grosses catastrophes nucléaires jamais connue ; l'explosion du réacteur 4 de la centrale nucléaire ukrainienne de Tchernobyl. Beaucoup en ont sûrement déjà entendu parler ou en connaissent en tout cas le nom, mais il est important de se rendre compte que cette catastrophe encore très récente fut une expérience réelle pour nos grands-parents, parfois même nos parents et que cet accident a encore des répercussions aujourd'hui sur les êtres humains, les animaux et la nature qui entoure la station.

Une centrale nucléaire est un site visant à produire de l'électricité grâce à une ou plusieurs chaudières. Ces chaudières sont en fait des réacteurs nucléaires dont la source d'énergie correspond à un combustible nucléaire. Le réacteur 4 de la centrale de Tchernobyl était un réacteur de type RBMK, mis en marche par l'union soviétique en 1983. Il a été conçu pour fonc-

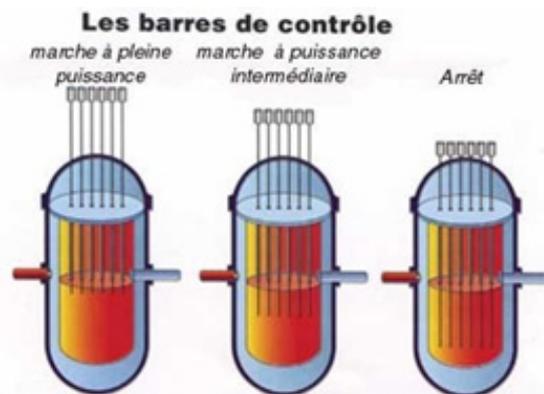
tionner à une puissance de 3200 mégawatts (MW). Aujourd'hui, on compte encore onze réacteurs RBMK actifs en Russie. Tous les autres, lituaniens et ukrainiens, sont définitivement à l'arrêt. [1]

Fonctionnement d'un réacteur RBMK

Un tel réacteur, également appelé réacteur à neutrons thermiques, a pour combustible de l'oxyde d'uranium enrichi en uranium-235. Le cœur du réacteur est constitué d'un ensemble de tubes appelés « tubes de force » traversant verticalement un imposant bloc de graphite et contenant le combustible, soit 190 tonnes d'uranium enrichi pour le réacteur de Tchernobyl.



Ces tubes sont entourés d'eau froide qui va extraire la chaleur produite par l'augmentation de réactivité. Cette augmentation est causée par les collisions des atomes



d'uranium au contact de l'eau bouillante qui circule à l'intérieur des tubes de force. L'eau froide jouant ainsi le rôle de réfrigérant fournit la vapeur nécessaire au système pour actionner les turbines. Le graphite, lui, joue un rôle de modérateur en ralentissant les neutrons. Un « cycle » continu est ainsi créé sans que l'on ait besoin d'arrêter le réacteur pour assurer son fonctionnement. [5] À faible puissance, les caractéristiques de ce réacteur lui confèrent une certaine instabilité. Un coefficient de vide positif est ainsi formé. Or, un coefficient de vide ou température positif signifie qu'une augmentation de chaleur implique une augmentation de réactivité qui orchestre à son tour une nouvelle augmentation de chaleur et ainsi de suite. Le système initialement perturbé se trouve alors encore plus déstabilisé et donc, plus difficile à contrôler. Pour maintenir l'équilibre, les opérateurs doivent jouer avec des barres de contrôle. Ces barres faites de bore s'insèrent dans le réacteur et ralentissent la réactivité, tels les freins d'une voiture ralentissent le véhicule. Cette fragilité a conduit à l'explosion de 1986. Mais pas uniquement, le réacteur a également été poussé au-delà de ses limites par chaque décision prise par les opérateurs

présents cette nuit-là, voulant à tout prix réaliser des essais testant l'alimentation électrique de secours dans les délais impartis.

En voulant procéder aux tests sur le réacteur instable car fonctionnant alors à faible puissance, ils ont inconsciemment désactivé les systèmes de sécurité de celui-ci. [3]



Éléments déclencheurs de l'explosion

Il faut savoir que lorsque l'uranium se divise pour fabriquer l'énergie nécessaire au bon fonctionnement du réacteur, il se fragmente aussi en un autre élément : le xénon, qui est en fait une véritable bombe à retardement. Lorsque le cœur tourne à pleine puissance, ce xénon est éliminé avant qu'il ne pose problème.

Le 25 avril 1986, le début du test d'arrêt est retardé de 12h, le réacteur 4 est donc maintenu à une puissance réduite de moitié, soit 1600 MW entre 13h et 23h ce jour-là. Pendant ces 10h, le xénon n'est plus éliminé et s'accumule dans le réacteur, empoisonnant progressi-

vement son cœur. À minuit a lieu un changement d'équipe dans la salle de contrôle. La nouvelle équipe n'était pas aussi bien informée sur le déroulement de ce test que la précédente et pourtant, celui-ci a été maintenu afin d'éviter de perdre encore plus de temps. Petit à petit, cette équipe procède au ralentissement du réacteur descendant la puissance en-dessous des 700 MW, seuil sous lequel le réacteur devient réellement instable. 00:28. Ils tentent de stabiliser la puissance à 500 MW mais échouent et se retrouvent subitement à 30 MW. Pour pouvoir poursuivre l'opération en toute sécurité, il convenait d'arrêter le réacteur totalement pendant 24h afin d'éliminer l'excès de xénon. Mais de nouveau, il leur fallait à tout prix respecter les délais et ont donc préféré continuer le lancement du test malgré les risques. Les opérateurs retirent progressivement les barres de contrôle du réacteur, ses freins autrement dit, afin de faire réaugmenter la puissance. Ils en enlèvent des dizaines à la fois, d'abord à moitié puis de trois quarts avant de les retirer en entier. De 211 barres insérées, il n'en reste que 6. Aux environs d'une heure du matin, l'empoisonnement au xénon est alors si important, celui-ci n'était plus du tout éliminé, que la puissance maximale obtenue ne dépasse pas les 200 MW. L'état du réacteur à cet instant allait totalement à l'encontre des consignes de sécurité et des modalités nécessaires pour effectuer l'essai correctement. Pourtant, vers 1:15, le test débute. Les systèmes d'arrêt d'urgence et de refroidissement

sont arrêtés en suivant la procédure. Les pompes arrêtent donc d'envoyer de l'eau dans les réacteurs stoppant ainsi la régulation du combustible. L'équilibre est rompu.



1:23'04''. Les choses s'enchaînent plus rapidement, en moins de quelques secondes, la réactivité réaugmente. Les quelques résidus d'eau encore présents dans le système ont été convertis en vapeur, créant ainsi un vide que rien ne peut combler. 1:23'25''. L'augmentation de réactivité entraîne une augmentation de chaleur produisant encore plus de vapeur, rien ne peut plus arrêter ce cercle vicieux. Le xénon encore présent se désintègre alors. 1:23'40''. Les opérateurs décident d'enclencher l'arrêt manuel du réacteur. Toutes les barres de contrôles doivent se réinsérer dans le réacteur afin de ralentir l'augmentation de réactivité grâce au bore qui les compose. Mais ce qui n'a pas encore été précisé, c'est que l'extrémité de chacune de ces barres était faite de graphite. Et que le graphite est un élément qui augmente la réactivité ! Dès que ces extrémités pénètrent dans le réacteur, la réactivité augmente exponentiellement de manière totalement incontrôlable. Les tubes de force éclatent en se dilatant suite à la formation de vapeur et les barres de contrôle restent ainsi bloquées,

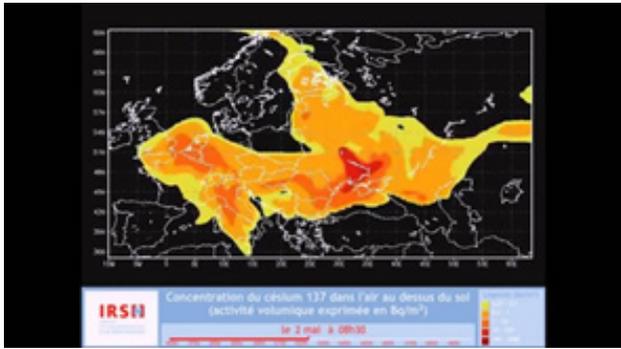
sans pouvoir s'enfoncer d'avantage et assurer leur rôle de frein. La réaction est alors accélérée à l'infini. 1:23'44". Le réacteur 4 censé fonctionner, comme déjà mentionné précédemment, à une puissance de 3200 MW, dépasse les 33 000 MW. La pression du cœur ne peut plus être contenue. Plusieurs petites explosions ont lieu et les 1200 tonnes de dalle en béton recouvrant celui-ci se retrouvent projetés dans l'air. Le cœur graphite ainsi à l'air libre s'embrase et se transforme en un véritable incendie. [1]

Pendant des heures les pompiers se tuent à la tâche en tentant d'éteindre l'immense brasier. Bien qu'ils se soient rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un incendie ordinaire, ils sont loin de s'imaginer les séquelles que les poussières et les gaz radioactifs se dégagent du cœur vont leur apporter. Des militaires, des pompiers sont appelés pour dégager du toit de la centrale les débris de graphite hautement radioactifs à l'aide de combinaisons complètement inadaptées. On les appelle les « liquidateurs ». [12] Sur une durée de quelques secondes, ils se retrouvent directement exposés aux radiations donnant leur vie pour sauver celles des autres et rentrant ensuite chez eux, complètement irradiés sans le savoir. La radioactivité est alors si forte qu'aucun appareil n'a été capable d'en mesurer l'intensité. [6]



Dégâts sanitaires et conséquences de l'explosion

Bien que le directeur de la centrale ait très vite été averti de l'explosion. L'état soviétique a d'abord nié qu'une telle catastrophe ait pu survenir, ne voulant exposer leur faiblesse aux pays occidentaux. Les populations soviétiques étaient dans l'ignorance complète de ce qu'il venait de se produire à deux pas de chez eux, continuant à vivre comme si de rien n'était. Les populations voisines de la centrale n'ont commencé à être évacuées que 36 heures après l'explosion. Avant cela, aucune mesure n'avait été prise et tous les êtres vivants, humains comme animaux ou végétaux, se retrouvèrent totalement exposés aux puissantes radiations. De plus, la fumée s'échappant du cœur du réacteur s'envola jusqu'à plus d'un kilomètre d'altitude et se transforma en un véritable nuage radioactif qui, sur une durée de plus de dix jours, dériva vers les pays d'Europe de l'Ouest et en Russie. [4] Ce nuage contenait entre autres de l'iode-131, du césium-134 et du césium-137. Étant donné sa courte période, l'iode-131, très actif et très dangereux, avait totalement disparu après 8 jours. Cependant, des éléments radioactifs de durée de vie plus longue tels que le césium-137 (demi-vie de 30 ans) ou le strontium-90 sont encore présent plus de 30 ans après l'accident, bien qu'en beaucoup plus faible quantité et plus profondément enfouis dans les sols. [7] [8] Après le passage du nuage, une grande quantité des sols entourant la station ont été



contaminés. La ville de Pripyat ainsi que tous les villages se trouvant dans un périmètre de 10 kilomètres autour de celle-ci ont été évacués. L'état a également fait appel à des militaires qui avaient pour rôle de tuer tous les animaux sauvages ou domestiques encore présents dans la zone hautement exposée, afin d'éviter que la contamination ne se répande. Mais les zones contaminées s'étendent bien au-delà de ce périmètre, l'usage du sol dans ces régions fut donc pendant tout un temps soumis à des restrictions dans le but d'éviter la consommation d'aliments radioactifs. Aujourd'hui, la zone d'exclusion, encore appelée « zone de 30 kilomètres », recouvre une superficie de 2600 km² autour du site de Tchernobyl. [11]



Parmi les personnes directement exposées aux radiations, comme les pompiers, les liquidateurs ou les scientifiques présents sur place au moment de la catastrophe, beaucoup ont vu leurs cellules se dégrader dans les semaines suivantes, comme brûlées. En effet, un rayonnement radioactif en contact direct avec la peau va empêcher la régénération des cellules et ainsi entraîner la dégradation du corps de la personne, l'entraînant vers une mort certaine dans d'atroces souffrances. Parmi

celles indirectement exposées, tels que les habitant.e.s des environs de la station ou des pays ayant vu le nuage radioactif passer, les conséquences sanitaires des rayonnements ne se sont fait sentir que des mois à des années plus tard. Les éléments radioactifs vont toucher plusieurs organes du corps, en particulier la thyroïde où l'iode-131 se fixe. En six heures, tout l'iode assimilé dans le sang se retrouve dans la thyroïde, c'est pourquoi des pastilles d'iode étaient conseillées afin de saturer la thyroïde avant l'arrivée de l'iode-131 dans celle-ci. Sous forme de cancers notamment, touchant particulièrement les enfants ayant inhalé ou été en contact avec une quelconque forme de radiation. Encore aujourd'hui, le nombre de cancer est bien plus élevé dans les zones plus contaminées que les autres. Les femmes enceintes exposées faisaient également courir un grand risque à leur fœtus. Un risque de naître avec des malformations ou des maladies chroniques et incurables. [10] Il est très difficile d'estimer le nombre de morts des radiations car beaucoup meurent encore aujourd'hui des effets indirects de ces rayonnements. Des dizaines de milliers de soviétiques sont décédé.e.s des suites de cancers, des dizaines de milliers d'autres mourront encore demain, certainement.



Le mensonge de la France

Les dirigeant.e.s soviétiques s'enfoncent dans leur mensonge en voulant rassurer les pays occidentaux. Iels répètent que tout serait maîtrisé un jour seulement après l'accident et qu'aucune mesure spéciale n'aurait été prise. En pleine Guerre Froide, il est impossible pour les journalistes français.e.s de vérifier leurs informations à cause du Rideau de fer, sans internet, sans satellite ni téléphone portable, les informations circulaient beaucoup moins rapidement qu'aujourd'hui.

En France, la météo présentée au journal télévisé rassure les habitant.e.s. L'anticyclone des Açores protégerait la frontière française du nuage radioactif en formant une véritable barrière le repoussant vers l'Est. Pourtant, début mai, les conditions météorologiques changent mais personne n'y prête attention. Le professeur Pellerin, un médecin français expert en radioprotection au sein du SCPRI (Service central de protection contre les rayonnements ionisants), fait plusieurs apparitions à la télévision en tentant de rassurer les populations. « Il s'agit d'une radioactivité qui ne présente aucun inconvénient sur le plan de la santé publique » dit-il. Ou encore. « Ça ne menace personne actuellement, sauf peut-être dans le voisinage immédiat de l'usine et encore, c'est surtout dans l'usine que je pense que les russes ont admis qu'il y avait des personnes lésées ». Tout le monde est rassuré, même les scientifiques, se disant que s'il y avait eu un véritable problème, Pellerin ou

le Premier Ministre le leur aurait dit.

Pourtant tout cela n'est qu'un énorme mensonge derrière lequel on veut protéger l'industrie du nucléaire tout en sachant le danger encouru par la population. En réalité, très peu de pays n'ont pas vu passer le nuage. Aucune mesure n'est donc mise en marche pour protéger les habitant.e.s de la radioactivité, d'autant plus dangereuse qu'on ne peut pas la sentir. Les substances radioactives du nuage présentes dans l'air seront inhalées par des personnes qui vont ensuite manger des aliments contaminés par ces mêmes substances déposées sur le sol. Toute la chaîne alimentaire est alors touchée. Les détecteurs de radioactivité décèlent un taux anormalement élevé de celle-ci un peu partout sur le territoire français, pourtant leur signalement n'ont pas été pris en compte. Les spécialistes du nucléaire n'avaient pas le droit de parler, ils étaient tenus au secret professionnel. Le seul à pouvoir être entendu était le professeur Pellerin.



En Allemagne, en Italie et dans bien d'autres pays, la consommation de produits frais était interdite, prendre de l'iode et rester un maximum chez soi était très conseillé. Des médecins notamment ont commencé à se poser des questions

et ont décidé de faire tester des carottes et du lait venant de leurs vaches et leur potager. En réponse, un communiqué stipulant que ces chiffres ne pouvaient pas être diffusés. Cela paraissait évident puisque le taux de contamination de ces aliments était environs 40 fois plus élevé que les chiffres annoncés par le SCPRI. Les journalistes ont alors commencé à se rendre compte que les propos du professeur Pellerin étaient sans doute erronés. Alors qu'en Italie, la catastrophe faisait la une des journaux avec des titres tels que « Cela ne sert à rien de laver vos salades, cela n'enlèvera pas la radioactivité », en France au contraire, elle n'occupait qu'un petit encadré annonçant que l'incendie avait été maîtrisé. Les spécialistes étaient scandalisés. Après avoir été invitée face à Pierre Pellerin, la scientifique Monique Sene, physicienne au CNRS, contredit les fausses affirmations du professeur. Il se perdait dans ses mots et admit enfin que le nuage avait bien traversé le pentagone et que les taux de radioactivité étaient 400 fois supérieurs à la normale, surtout à l'est du pays et en Corse qui sont les zones les plus contaminées par le césium-137. À ce moment, le gouvernement avait perdu toute crédibilité aux yeux des Français.e.s. [9]



Et en Belgique, comment les contemporains de la catastrophe l'ont-ils vécue ?

Connaissant personnellement l'un d'eux, un ingénieur civil chimiste qui devait avoir une quarantaine d'années à l'époque, je lui ai posé quelques questions pour savoir comment l'information était parvenue à ses oreilles, s'il prenait des mesures sanitaires, s'il se rendait compte du danger, etc.

« *Tchernobyl, un moment difficilement oubliable, c'est clair.* » furent ses premiers mots. Il se rappelle que l'information est parvenue dans les pays occidentaux un lundi ou un mardi, sachant que le 26 avril 1986 était un samedi, elle serait arrivée le 28 ou 29 avril dans notre pays. Au début très vagues, les informations diffusées par les médias se sont précisées petit à petit. Deux jours étaient en fait passés depuis l'accident. Il dit toujours très bien se souvenir des premières photos des pompiers soviétiques intervenant sur le site, sans aucune protection spéciale, voués à une mort certaine. Puis, les courts reportages sur les « liquidateurs », travailleurs réquisitionnés pour tenter un confinement bricolé des bâtiments détruits par l'explosion. « *Terrible.* ».

Il dénonce la bêtise du gouvernement français, prétendant que le nuage ne franchirait pas ses frontières. « *Edifiant !* » dit-il ironiquement. Chaque pays réagissait de façon différente et chez nous, on a commencé à se méfier des produits alimentaires venant des pays de l'Est. Les champignons des bois



de l'Est ont été quasiment totalement bannis vu leur capacité à stocker le césium radioactif. Et ce bannissement a duré très longtemps étant donné sa durée de demi-vie.

Les années ont passé, l'URSS a cessé d'exister et les Occidentaux ont aidé les Russes et les Ukrainiens à construire un immense sarcophage autour du bâtiment du réacteur endommagé, celui-ci avait en premier lieu été recouvert de sable, béton, bore afin d'en diminuer les rayonnements radioactifs au maximum, suivi du sarcophage de fortune construit par les liquidateurs en 1986. La construction de ce nouveau sarcophage s'est achevée très récemment, le 1er décembre 2018. [2]

Il se souvient également qu'une chaîne de solidarité s'était organisée dans notre pays ainsi que plusieurs autres pour accueillir les enfants de Tchernobyl. Certain.e.s ont été adopté.e.s, mais la plupart venaient en bus, en train ou en avion pour les vacances, se réoxygéner un peu dans un environnement bien meilleur en tout point de vue de celui dans lequel ils vivaient tous les jours là-bas. « Je revois encore leur petite tête chauve qu'on voyait à la télé, terriblement émouvant ! ». Il suivait des cours de russe et se rappelle que la jeune femme qui les suivait à



côté de lui y venait pour apprendre à parler un peu et ainsi pouvoir communiquer avec quelques-uns des enfants de Tchernobyl qu'elle accueillait chez elle tous les étés.

Après avoir mentionné l'actuelle exploitation de centrales nucléaires en Russie et le « trip » dangereux des Français.e.s avec l'EPR (European Pressurised Reactor), troisième génération de réacteur nucléaire dont le prix ne cesse d'augmenter et les retards de s'accumuler, il termine de raconter son expérience en faisant la conclusion suivante. « *Le débat sur le nucléaire est loin d'être clos et on n'a encore jamais vraiment abordé celui terriblement crucial du démantèlement de ces cathédrales de nos sociétés hyper-consuméristes !* ».



Comment la vie a recolonisé la Zone

En moins de deux ans après la catastrophe, la radioactivité sur le site avait tellement baissé que certaines plantes, certains organismes vivants commencèrent à refaire surface çà et là autour de la centrale. Mais comment est-ce possible ? Simplement grâce à la compaction de l'ADN. Plus on aura un ADN compact, moins la radioactivité aura un effet néfaste sur l'organisme porteur de cet ADN.

Par exemple un conifère sera plus sensible aux rayonnements qu'un bouleau. Après cela, des articles récents nous indiquent une hausse dans le nombre d'individus constituant les populations d'animaux de la zone d'exclusion. Des élans, des loups, des sangliers seraient revenus coloniser le site retrouvant sa nature, bien que certaines forêts de conifères, dont l'ADN est peu compact, aient été remplacées par des prairies. [13] [14]

Avril 2020, un incendie impliquant une réhausse de la radioactivité

Plusieurs petits incendies ont déjà eu lieu dans la zone d'exclusion de la centrale de Tchernobyl. Mais qui dit incendie, dit augmentation de température. Et une telle augmentation implique la remise en suspension de particules radioactives dans l'air. Ce qui est à éviter.

Ce 4 avril, un incendie s'est déclenché et a très rapidement recouvert une surface de 100 hectares dans la zone interdite. Bien que les poussières radioactives soulevées soient moindre comparées à celles présentes dans le nuage radioactif de 1986, il faut rester vigilant.e.s. La radioactivité autour de Tchernobyl est constamment mesurée afin de pouvoir détecter la moindre hausse anormale de radioactivité. Jusqu'à présent, aucune augmentation anormale de celle-ci n'a été répertoriée.

La catastrophe de Tchernobyl datant d'il y a exactement 34 ans, ne

doit pas être oubliée car encore aujourd'hui, elle laisse des séquelles physiques et psychologiques à des populations entières. Elle nous a beaucoup appris sur la dangerosité de la surconsommation qui a conduit à la création du nucléaire sans lequel nous ne pourrions pas vivre actuellement, mais avec lequel nous marchons constamment sur des œufs. Cet accident a également permis de nous montrer que le gouvernement ne fait pas toujours primer la sécurité de son peuple, à nous d'être plus prudent.e.s, bien qu'avec les moyens de communication actuels, l'information se transmette plus rapidement et précisément qu'à l'époque.

J'espère que cet article vous a permis d'en savoir plus sur ce qu'il s'est réellement passé ce samedi 26 avril 1986, sur le fonctionnement d'une centrale nucléaire. Mais aussi sur l'expérience que cette catastrophe a été pour beaucoup d'êtres humains qui en souffrent encore aujourd'hui et pour d'autres qui en subiront les conséquences certainement pendant des années. [15]



Tchernobyl aujourd'hui, photo de Germán Orizaola

Luna Soenens, Cooptée Prométhée

- Institut de Radioprotection et de Sûreté Nucléaire (IRSN), « 1986-2016 : Tchernobyl, 30 ans après. L'accident de Tchernobyl et son déroulement. », cutt.ly/zt7akS1, page consultée le 15 avril 2020.
- Arche de Tchernobyl, cutt.ly/Ot7alPy, page consultée le 17 avril 2020.
- IRSN, « 1986-2011 – L'accident de Tchernobyl et la sûreté des centrales d'Europe de l'Est. Les réacteurs RBMK », cutt.ly/l7azSG, page consultée le 15 avril 2020.
- IRSN, « Accident de Tchernobyl : déplacement du nuage radioactif au-dessus de l'Europe entre le 26 avril et le 10 mai 1986 », cutt.ly/Lt7axzF, page consultée le 1er avril 2020.
- La radioactivité .com, « La filière des réacteurs de Tchernobyl », cutt.ly/Ot7ax9n, page consultée le 15 avril 2020.
- La radioactivité .com, « Tchernobyl : une explosion suivie d'un feu de graphite », cutt.ly/Ut7acEw, page consultée le 16 avril 2020.
- La radioactivité .com, « Tchernobyl : un bilan encore impossible à chiffrer », cutt.ly/Xt7ac3J, page consultée le 16 avril 2020.
- La radioactivité .com, « Le césium-137 : le principal héritage de Tchernobyl 20 ans après », cutt.ly/Ft7avcn, page consultée le 17 avril 2020.
- Mari fili, Tchernobyl le mensonge au journal TF1 (1986) [vidéo en ligne]. YouTube, 8 septembre 2017 [vue le 10 avril 2020] cutt.ly/Zt7abp7
- Accueil-Santé a.s.b.l. Enfants de Tchernobyl (ASET), Tomsin Philippe, « Les effets de la radioactivité sur l'être humain », 11 juin 2003, cutt.ly/4t7ab1Q, page consultée le 17 avril 2020.
- Zone d'exclusion de Tchernobyl, cutt.ly/Jt7anlB, page consultée le 17 avril 2020.
- Liquidateur (Tchernobyl), cutt.ly/1t7ammA, page consultée le 17 avril 2020.
- Science&Vie, Tourbe Caroline, « Comment la végétation a-t-elle survécu à la catastrophe nucléaire de Tchernobyl ? », 2 novembre 2018, cutt.ly/Vt7aQUI, page consultée le 17 avril 2020.
- l'Obs, Fritz Jean-Paul, « Loups, sangliers, élans,... Tchernobyl, le paradis des animaux », 6 octobre 2015, cutt.ly/Ft7aWPO, page consultée le 17 avril 2020.
- IRSN, « Incendie en Ukraine dans la zone d'exclusion autour de la centrale de Tchernobyl : Quel impact possible sur le territoire ? », 4 avril 2020, cutt.ly/Tt7aRqc, page consultée le 6 avril 2020.

Un trek au cœur des steppes kirghizes...



10 juillet

Voilà déjà 10 jours que nous sommes arrivés au Kirghizistan. Après un premier trek et quelques jours de repos, nous voilà repartis pour le second. Nous quittons la ville de Kochkor (1770 m d'altitude) en taxi. Après quelques heures de trajet, nous arrivons à Kyzart, un petit patelin perdu au milieu d'une immense plaine entourée de montagnes, le but de notre randonnée est d'atteindre le lac Song-Kül. Notre sac à dos allégé au maximum mais contenant quand même le nécessaire pour vivre pendant les quatre jours qui suivent, nous entamons la première journée de marche. Un trek, c'est un peu comme un retour aux bases. On ne prend avec nous que le strict minimum et on essaye de sentir la nature de tous nos sens. En marchant, entre deux phrases échangées avec mon frère, je regarde autour de moi. À part une ferme au loin et le petit



village qui s'éloigne derrière nous, nous sommes seuls. Il paraît de plus en plus petit. Je prends alors conscience de l'immensité du monde. Devant nous, la chaîne de

montagnes se rapproche. L'ascension va bientôt commencer. Le petit sentier que nous suivons pour atteindre le col forme des zigzags très serrés. Le sommet semble inatteignable, bien que nous marchions sans nous arrêter. J'ai un peu plus de mal à avancer, le sentier monte de plus en plus fort et le paysage a changé. Sans que je m'en rende compte, nous sommes passés d'une prairie d'herbe sèche à une montagne recouverte de verdure et de fleurs plus colorées les unes que les autres. Voilà déjà trois bonnes heures que nous marchons. Nous décidons alors de faire une petite pause. Je bois



quelques gorgées dans ma gourde, l'eau m'a rarement autant goûtée qu'à ce moment-là. Personne ne parle, tout le monde reprend son souffle car nous sommes encore loin de notre objectif. Le soleil tape, les insectes chantent et le vent souffle. Allez, nous nous remettons en route, le col est de plus en plus proche. Je sens que j'ai chaud, et mon sac me paraît un peu plus lourd qu'au début mais je continue de grimper. Je suis à quelques pas d'atteindre le sommet quand le ciel se couvre d'un coup. Une petite pluie commence à tomber, nous rafraichissant un peu. C'est agréable. Plus je monte en altitude, plus la température descend et plus la pluie se transforme en grêle. J'enfile mon k-way sans m'arrêter car j'aperçois maintenant le sommet. J'y suis presque, j'accélère, excitée de découvrir l'autre versant de la montagne et laissant mes parents et mon frère à la traîne. Et là, une bouffée d'émotions me gagne. J'ai enfin atteint le col, à 3500 mètres d'altitude. La vallée que je découvre de l'autre côté de la montagne est magnifique. J'ai rarement vu un tel paysage dans ma vie. Je ne saurais expliquer pourquoi, cela m'a un peu émue, une sorte de frisson parcourt tout mon corps tandis que je découvre l'imposant tableau qui se trouve en face de moi. Encerclée par une chaîne de montagnes, une immense steppe et en son centre, l'énorme lac Song-Kül autour duquel j'aperçois de minuscules points blancs qui doivent être les yourtes dont mon père m'a tant parlé. À mi-chemin entre le sommet et le lac, après un petit pique-nique,



nous commençons à chercher un endroit où poser notre tente. Voilà déjà plus de six heures que nous sommes en train de marcher. Enfin, entre deux collines, à l'abri du vent et à côté d'un petit ruisseau, nous trouvons l'endroit parfait. Un peu plus loin un troupeau de vache paît tranquillement dans l'herbe alors que nous nous affairons à monter notre petit campement de fortune. Chacun a sa tâche, je monte une tente, mon père monte la seconde, ma mère s'occupe de remplir les gourdes à l'eau de la rivière tandis que mon frère prépare à manger. Dans l'eau de rivière récoltée dans nos gourdes, nous mettons des pastilles afin de la purifier et nous nous délectons d'en goûter une aussi pure et naturelle. Pour le souper, nous avons prévu des plats lyophilisés, ce soir c'est pâtes aux légumes. Ce n'est pas le genre de repas que je mangerais en temps normal, mais après une longue journée de marche, rien de meilleur. Au loin, nous entendons des cris et des bruits de sabots qui se rapprochent. Nous apercevons alors un troupeau de vaches arrivant droit sur nous, au galop, dirigé par deux cavaliers kirghizes. Les Kirghizes vivant dans les montagnes sont des nomades qui élèvent leurs chevaux, leurs vaches, leurs yacks et leurs moutons dans ces paysages de rêve. L'un

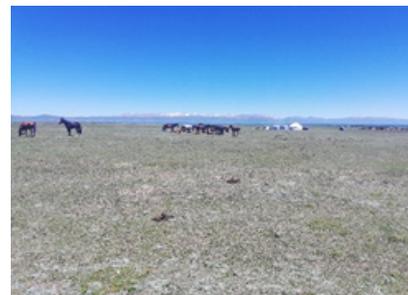
d'eux s'arrêtent à notre hauteur et commence à converser avec nous. Il nous fait un énorme sourire, nous dévoilant deux dents en or. Nous tentons un dialogue et malgré le fait que nous ne parlons pas la même langue, j'ai l'impression qu'on se comprend. C'est un moment fort que je n'oublierai pas. L'homme, rappelé à l'ordre par le second déjà plus loin, retourne suivre son troupeau et nous, émerveillés de tout ce que nous venons de voir, nous nous couvrons de la tête aux pieds pour contrer le froid nocturne et nous enfoncer dans nos sacs de couchage.



11 juillet

Je viens de me réveiller. Il est tôt, environs 7h du matin. Mon frère dort encore et j'entends mes parents discuter, déjà prêts à déjeuner. Soudain, le sol se met à trembler, mon frère se réveille en sursaut tandis que j'ouvre la tente. Nous nous retrouvons alors face à un spectacle que jamais nous n'aurions pu imaginer voir de notre vie. Tout autour de nos tentes, des chevaux au galop tracent leur route. Magnifiques, leur crinière au vent, nous nous croyons dans Spirit, le dessin animé de mon enfance (et j'espère de la vôtre aussi, sinon vous avez raté quelque chose). Je n'en crois pas mes yeux et réalise que nous sommes loin d'être au bout de nos surprises. Après avoir pris quelques

photos et déjeuné, nous nous habillons, nous nous lavons les dents et les cheveux avec l'eau de la rivière. Elle est glacée, mais



rien de mieux pour se réveiller. Nous remballons notre campement et c'est reparti. Nous reprenons notre route vers le lac. Les yourtes se rapprochent et plus nous descendons vers le plateau, plus nous sommes ébahis de ce que nous voyons. Des enfants à cheval en train de gérer un troupeau entier de yacks au galop dans les steppes, de la fumée s'échappant des yourtes, des troupeaux de moutons et de chèvres énormes se déplaçant et ne semblent former qu'un. Après plusieurs heures de marche sur du plat cette fois, nous décidons de nous arrêter pour manger. Assise sur le

sol, je me rends compte que la plaine est en fait un énorme champ d'edelweiss, ces fleurs plutôt rares en Europe qui ne poussent qu'à une certaine altitude. Quelle chance d'en voir



autant. J'en cueille deux et les place dans mon petit cahier de voyage de façon à les faire sécher et pouvoir les garder en souvenir. Nous poursuivons notre marche en longeant le lac, immense et si pur. Aucun bateau n'y navigue. En avançant, nous tombons sur une petite difficulté imprévue. D'énormes moustiques qui volent par milliers près des rives du lac. Nous nous retrouvons très vite encerclés et attaqués par des dizaines d'entre eux. Ayant horreur des insectes qui piquent,



je décide de m'éloigner du bord de l'eau, suivie de ma petite famille. Lorsque nous arrivons enfin près du petit village de yourtes que nous visions depuis ce matin, nous partons, comme la veille à la recherche d'un endroit idéal pour passer la nuit. Une bonne heure de repérage plus tard, nous tombons finalement sur l'endroit rêvé, en plein milieu d'une plaine, derrière une petite colline qui nous cache juste la vue des yourtes. À part un troupeau de moutons, nous sommes comme seuls au monde, perdus au milieu de nulle part. Nous prenons de quoi manger et allons nous installer en haut de la colline pour profiter de la vue exceptionnelle que celle-ci nous offre sur tout le lac et se remémorer les événements du jour. Les piquûres de moustique me démangent mais le sentiment que je ressens alors est bien plus puissant et je finis par les oublier, profitant de l'instant présent à 1000%. Après un magnifique coucher de soleil, nous retournons dans nos tentes, lire un peu et faire quelques mots fléchés (mon petit talent caché).



12 juillet

Le lendemain, je me réveille avant tout le monde et sentant le soleil taper sur la tente, je décide de sortir un peu et d'aller jusqu'au sommet de la colline. Je m'assieds sur une pierre et en observant ce qu'il se passe autour de moi, je n'ai pas les mots. Je retrouve le sentiment que j'éprouvais la veille et sur lequel je n'arrivais pas à mettre de mot. Ce matin, je sais. C'est un sentiment puissant de liberté. Je ne me suis jamais senti aussi libre qu'à ce moment, en harmonie totale avec mon corps et la nature qui m'entoure. Chaque seconde qui passe, je la savoure. À ma gauche, je reconnais le col par lequel nous sommes arrivés quelques jours plus tôt dans ce paradis terrestre. Devant moi, le lac s'étend autour duquel des Kirghizes s'affairent avec leurs troupeaux et leurs familles. Au pied de la colline, sur ma droite, le petit village de yourtes. Le soleil se lève de plus en plus et ma mère me rejoint, je redescends un de mon petit nuage. Nous décidons alors d'installer le petit-déjeuner. Aujourd'hui, tout le monde est d'accord, c'est jour de repos. Après avoir démonté nos tentes, nous rejoignons le mini village de yourtes où nous avons décidé de passer la nuit. Ces yourtes-ci sont spécialement prévues pour accueillir les randonneurs comme nous. Notre hôte nous en indique une de quatre lits. Je suis ravie, enfin un vrai lit. Nous déposons nos affaires et décidons de trouver un endroit où il est possible de faire un petit tour à cheval. Deux heures plus tard, nous voilà de retour, le fessier légèrement endommagé

par notre petite balade équestre. Les Kirghizes qui nous accueillent veulent nous faire goûter une de leurs spécialités ; le fromage au lait de yack. Voyant mon père accepter sans hésiter, je me lance également et en prend un petit morceau. Je me force à éviter de grimacer, c'est si acide que j'ai du mal. Les Kirghizes se moquent un peu de nous, ils doivent avoir l'habitude de voir des étrangers réagir ainsi en goûtant leur fromage. Ensuite chacun vaque à ses occupations, moi, j'écris dans mon petit carnet et finis le mot fléché que j'avais commencé la veille. En fin d'après-midi, nous décidons de prendre une douche. Oui, oui, vous m'avez bien lue ; une douche ! Dans un petit cabanon de fortune, nous nous lavons un par un avec de l'eau chauffée au poêle que nous nous versons dessus à l'aide d'un petit bol. Quel bonheur. Tous propres, nous nous rendons dans une yourte centrale où nous sommes attendus pour le souper. Le repas est excellent. Une bonne soupe et des légumes cuits avec un pain typique d'ici. En sortant de la yourte, le soleil s'est déjà couché, nous nous installons donc confortablement dans nos petits lits douilletts.



13 juillet

Ce matin, nous laissons nos gros sacs au camp de yourtes mais décidons quand même de faire une balade en nous enfonçant dans les collines. C'est notre dernier jour, une voiture va venir nous chercher ce soir mais nous voulons encore profiter au maximum. Nous choisissons la colline au sommet de laquelle nous voulons nous poser pour observer la vue et commençons son ascension. Arrivés tout en haut, nous prenons quelques photos et profitons une dernière fois de ce majestueux décor que nous ne verrons sans doute plus jamais de notre vie. Lorsque nous redescendons, il est l'heure de se rendre au point de rendez-vous avec le taxi 4x4. Nous faisons nos adieux aux Kirghizes qui nous ont accueillis comme des rois et nous montons dans le véhicule. Je regarde par la fenêtre tandis que nous quittons le plateau et, légèrement nostalgique, je réalise l'incroyable expérience que je viens de vivre.

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes enfermés.e.s chez nous depuis déjà plus de 5 semaines. 5 semaines c'est 35 jours. Et 35 jours, c'est long... Trop long... J'avais envie de m'évader et en me replongeant dans mes vieilles photos, je suis retombée sur celles de ce voyage. J'ai eu la chance de faire plusieurs treks dans ma petite vie et j'ai eu envie de vous partager le plus marquant d'entre eux. J'ai essayé de vous faire ressentir

au maximum ce que j'ai ressenti, même si la sensation réelle est indescriptible. J'espère que ce petit récit, imagé au maximum, vous a plu et qu'il vous a donné envie à vous aussi de tenter l'expérience.

*Luna Soenens,
Coptée Prométhée*

Liste du comité 2019-2020

BUREAU

Président : Florian Belot
VP I : Muller Noémie
VPE : Omaira Adaoudi
VPC : Nikita Buch
Conseiller de la Maison Mauve : Sylvain Kabbadj
Trésorier : Serhat Dogan
Folklore : Marine Anzalone
PDB : Nelson Poncelet

CELLULE EXTERNE

Déléguée Balev (1) : Inès Vivier	Déléguée Jobday (1) : Julie Kerboeuf
Délégué Balev (2) : Kevin theys	Délégué Jobday (2) : Adam Bigaj
› Morgan Vincke	› Thomas Fontaine
› Mélusine Havelange	› Nell Tytgat
Délégué Sport (1) : Terence De Bujl	› Lolita Notte
Délégué Sport (2) : Thibaut Parfait	Déléguée Revue : Victoria Defraigne
› SandraBronowicka	› Nell Delvaux
› Arnaud Nicolas	› Léa Deflandre
› Linus Nyssen	› Chloé Gillard
Coordinatrice FFSB 1 : Sarah Zeglache	Déléguée 130 ans : Lucie Rohart
Coordinatrice FFSB 2 : Elise Coopmans	Coptée 130 ans : Thibaut Kemajou
› Chassagne Léa	Déléguée Sponsors Aurélie Janssens
› Marie Noiset	
› Léa Azi	
› Philippe Parmentier	
› Ugo Soggiu	

CELLULE COMMUNICATION

Déléguée Photo : Chloé Radresa

- › Zoé Christiaens
- › Sandra Gutowska
- › Alessia Ortega Suazo
- › Louis Desmet Vanden Stock
- › Alexia Jaubert
- › Joachim Masikila Makivova

Co-délégué.e.s Prométhée :

Zoé Rousseau & Louis Cœugniet

- › Quentin Murati
- › Alexis Giaprakis
- › Luna Soenens
- › Lili Jaime Tornin
- › Carole Moreau

Délégué Visuel : Emeline Di Clemente

- › Alexia Jaubert
- › Léna Jenart
- › Attilio Discepoli
- › Lucas Dupuis
- › Maija Mc Glynn

Délégué de sections : Nathan Goffart

- › Lucie Platiaux
- › Janeta Perzanowska
- › Nicolas Vanbellingen
- › Sébastien Van Laethem
- › Lorenzo Carletti

Délégué Culture : Joachim Masikila Makivova

Déléguée Social-Librex : Jéna Jenart

Délégué Web-Info : Antoine Lemahieu

Coopté Web-info : Pascal Tribel

CELLULE INTERNE

Délégué Bar 1 : Max Van den Bossche

Délégué Bar 2 : Tomde le Vingne

Délégué Bar 3 : Emile Leruste

Délégué BA : Hisao Horii

Team BBar:

- › Marie Gillotay
- › Lorenzo Carletti
- › Sara Adam
- › Charlotte de Vries
- › Justine Aggujaro
- › Yaëlle Firket
- › Barbara Fernandez
- › Eléonore Paternotte
- › Raphaël Boujo
- › Virgile Cantillon
- › Angel Balbin
- › Victor Wautier

Déléguée Eco-Responsable: Samantha Rush

Déléguée Chant: Anissa Gutierrez Acosta

Délégué Vieilles-bêtes: Antonin Vital

- › Barth Bouteiller

Délégué Décors : Jeremy Busschots

- › Marianne Lolivier
- › Nina André

Déléguée Fêtes : Lucile Bazantay

